

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°207

Mars/Avril 2021

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Un journal... ?



21 octobre 1978

Pour en revenir à ce journal, je comprends un peu mieux ce qui le détermine après qu'une émission télévisée sur Julien Green m'ait amené à rouvrir son journal... Ce qui m'a toujours retenu là (je le comprends aujourd'hui) et ce qui me retient encore, c'est la sorte de luxe que suppose le temps qu'un écrivain peut ainsi consacrer comme le plus naturellement du monde au récit du cours de ses jours. Je songe à ces longues promenades sans but que je faisais il y a une quinzaine d'années à travers Paris, simplement pour prendre l'air du temps, la marque des saisons, des jours, des heures sur les arbres des Tuileries, sur la façade des immeubles, sur la température et la couleur du temps. La vie et l'œuvre des grands bourgeois de la littérature qu'a connus le début de ce XX^e siècle, respirent le bonheur sans bonheur, et la richesse sans fortune, du temps perdu... en ce qu'il leur laissait la possibilité de passer, qu'ils eurent la possibilité d'être simplement à l'écoute de ce passage.

*

23 février 1979

Hésitation devant ces pages. Il m'arrive des jours durant d'hésiter à ouvrir ce cahier. Non que je n'aie rien à y noter, dans ces cas-là mon hésitation serait plutôt commandée par le trop que par le moins. En fait je n'ai vraiment plaisir à m'arrêter ici qu'à y consacrer, j'allais écrire qu'à y perdre, du temps. Or ce temps précieux, ce temps perdu je le dispute de toute part, je le dispute à tous et d'abord à moi-même. J'ai en ce moment, en dehors des obligations critiques, une vraie fringale de lecture. Cela serait une bonne chose si je savais m'organiser, malheureusement, dans ce cas précis, il n'en est rien. Je commence quatre ou cinq livres à la fois, chacun m'engageant à d'autres lectures et rien n'aboutit... si ce n'est quelquefois au cours d'une conversation la brusque mise en place d'un ensemble d'informations qui devrait finir ici et qui se perd dans l'énervement et la fumée d'une soirée.

*

17 juillet 1981

Quel peut être l'intérêt de ces notes quotidiennes ? Je n'ai aucune rencontre ou conversation avec de grands personnages politiques à rapporter ; et de plus aucun goût complaisant pour la confidence ; mes états d'âme sont ce qu'ils sont, je ne les estime guère, et m'y attarde aussi peu que possible ; et n'estimerai guère de m'y attarder, manque de temps, manque de goût... Il en faut pourtant mais juste ce qu'il faut pour colorer l'atmosphère du jour et de ce qui se débat dans le jour. Ce journal est du quotidien d'un écrivain et, quoi qu'on en dise, le quotidien d'un écrivain de nos jours c'est d'abord, hors de l'inévitable et vain brouhaha, le quotidien de l'étude : lecture, réflexion – écriture s'il se peut. Le journal du quotidien de l'étude, contre le temps perdu (état d'âme – brouhaha), contre le tout perdu qui ne marque pas le temps.

[...]

Ce journal est un journal des jours d'études, en ce qu'un paysage, une couleur, une lumière, un livre, une phrase participent de cette étude, de cette sorte d'étude qui, par accumulation, addition, multiplication, soustraction, conduit à l'écriture, à ce monde hors du monde dans le monde où naît l'écriture... Mais n'en ai-je pas déjà suffisamment dit sur la réalité vive, joyeuse et douloureuse, bruissante de... la bibliothèque ?

*

14 mai 1982

Ce journal naît et vit de mes lectures, il n'est pourtant pas le journal de mes lectures. En vérité il naît de ce qui chauffe ma vie, et certains livres ont cette chaleur. Certains livres ont une chaleur qui manque à la vie... Boulimie de lecture, passage précipité d'un livre sur l'autre comme ponctuation, chronologie, éveil de la pensée – curiosité brusque, perception brusquement plus aiguë. Conséquence aussi, je suppose, de toutes ces semaines laborieuses en compagnie de Villon.

*

17 mai 1982

X m'écrit de tel passage de mon journal que c'est un art de vivre... et il est vrai que j'essaie d'apprendre à vivre mieux.

*

20 mars 1983

Je ne cesse d'évoquer ce cahier et d'y revenir en pensée, sans trouver la disposition qui m'encourage à l'ouvrir. C'est à tout moment que je souhaite retenir le courant quotidien de la pensée, et du regard qui se perd à la fenêtre sur les premiers bourgeons des tilleuls, sur la chatte dormant enroulée dans sa blancheur... et tout passe à tout moment dans un cahier qui n'est pas écrit, de l'air du temps, de mes discussions avec P., de la lecture des magazines et des revues... mais pour noter ici ce qui se fait d'inattendu, d'imperceptiblement inattendu dans l'éclat des heures, il faudrait que je puisse adapter mon emploi du temps au rythme de ma sensibilité, à l'écoute des précipitations lentes de l'intelligence et de la perception, que je puisse ménager un espace de repos à la contemplation et à la méditation... et qui se révèle de moins en moins faisable.

*

18 novembre 1983

Je dois reconnaître qu'il m'est pratiquement impossible de tenir régulièrement ce journal ; mon emploi du temps peu ou mal organisé est de toute façon trop fragmenté et livré aux imprévus d'obligations trop diverses pour que je puisse, ne fût-ce qu'une heure, trouver chaque jour la disposition et l'état d'esprit nécessaire à un tel travail. Pourtant le sentiment de ne pas accomplir un travail que je sais m'être nécessaire ne facilite guère la bonne marche de mes affaires... toujours occupé de ce que je ne fais pas, je ne fais jamais qu'à moitié ce que je fais...

*

27 juillet 1985

En vérité, je ne sais pas ce qu'est ce journal. Il est... Il est comme il est, et je suppose qu'il me ressemble.

*

18 février 1986

Ce carnet tend progressivement à prendre la place de mon journal. Faute de temps je néglige le cahier... (rédaction de divers essais, dactylographie de mon roman, corrections des épreuves des *États-Unis de la peinture*)... et il n'en ira pas autrement dans les jours, les semaines, les mois qui viennent. Je dois me battre avec moi-même et avec mes proches pour préserver mes lectures quotidiennes – cette présence quotidienne au français sans laquelle je dépérissais intellectuellement, cette présence quotidienne au français écrit, cette présence sans laquelle je sais bien que l'essentiel me manque, la vie même ou la vie de la vie... la vie sensible de la pensée, c'est d'abord pour moi cette langue française... avant-hier à Blévy, les *Mémoires* de La Rochefoucauld.

*

22 avril 1988

Pourquoi ai-je toujours tant de plaisir à noter le passage du temps – le jeu mouvant de la lumière – la transparence ou l'opacité de l'air... la couleur du jour ?

Même chose dans les *Carnets* de Coleridge... dans le *Journal* d'Hopkins... Les feuilles du tilleul... Le vent qui pousse les branches et l'envers du feuillage argenté... ou, à cette heure-ci, la surface de la Seine comme un drap noir et moiré.

*

4 janvier 1990

Je lui montre [à Philippe Sollers] les notes qui accompagnent ce cahier et je vois bien qu'il s'étonne que je ne sois pas très pressé à les publier. Pour la deuxième fois, il me propose de les faire paraître dans *L'Infini*. Je le ferai.

*

3 février 1996

J'ai décidé, bien tardivement, de donner une autre tournure à ce journal... dont je publierai peut-être des extraits dans *L'Infini*.

*

2 mai 1996

Dans le tome VI des *Carnets* de Calaferte, à la date du 26 juin 1982 : « Vide confondant du dernier volume paru du *Journal* de Julien Green, qu'à tous égards, l'âge ne semble guère avoir fait progresser. » Est-ce bien vrai ? Et que penser du *Journal* de Calaferte ? Et qu'importe ? Dans ce volume du *Journal* de Julien Green qu'évoque Calaferte, *La Terre est si belle...* me semble-t-il, j'avais noté : « À part la Bible d'un bout à l'autre, je mets Saint-Simon et Montaigne parmi les grandes lectures de fin de vie. Il faut ajouter Shakespeare [...]. Les grands laborieux comme Bossuet nous demandent une attention obéissante en échange de ce qu'ils ont à donner, ils ne donnent pas tout pour rien comme les deux extravagants de tout à l'heure. Il arrive à Saint-Simon de bredouiller à force de surabondance : "Leur sublime s'amalgama". » Ce qui n'est pas si mal et peu dix-neuviémiste, il faut bien le dire. Mais pourquoi « lectures de fin de vie » ? Curieuse expression « fin de vie ». Je suppose que ça veut dire vivant d'une certaine façon ?

De son côté, Calaferte écrit du *Journal* de Gide : « C'est un des trois ou quatre livres que j'ai lus le plus assidûment depuis ma jeunesse, l'un de ceux dont je disais, récemment, ici même, qu'ils accompagnent chaque époque de notre vie. »

Gide ou Saint-Simon (Montaigne, Shakespeare...) ? Ouvrir le champ ou le fermer ? Et non pas seulement l'ouvrir, mais l'ouvrir toujours plus... Homère... les tragiques grecs...

Ouvrir le champ... Le « journal », c'est à noter, le plus souvent le referme sur une manie... Sorte de repliement, monomanie, idée fixe, égotisme (le propre de la philosophie cartésienne selon Valéry)... Ouvrir le champ et libérer le temps... Saint-Simon plus encore que Montaigne... Battre la chronique...

*

8 juin 1996

Je passe l'après-midi à dactylographier les pages de ce journal qui devraient être publiées dans le prochain numéro de la revue. Jusqu'à cette année l'un des plaisirs de ces notations épisodiques consistait d'abord à ne pas relire ce que j'écrivais... Me relisant et notamment ce que j'ai écrit au cours de ces trois derniers mois, je me demande si l'ensemble ne se trouve pas beaucoup plus intimement lié à ma poésie que je ne le pensais.

*

23 décembre 1996

Sollers qui, au début de l'année, m'a demandé de publier un choix de pages de ces carnets dans *L'Infini*, semble vouloir faire paraître l'ensemble en un volume. Je me suis donc engagé dans un pénible travail de dactylographie. Les mouvements spontanés qui me conduisent à tenir plus ou moins régulièrement ce journal ne me posent pas de question. Il en va autrement de la dactylographie et de la perspective d'une publication en volume. Chaque fois qu'un éditeur m'a demandé (je ne l'ai jamais proposé moi-même) d'éditer une année de ce journal (je ne feindrai pas de croire qu'il est destiné à être brûlé ou détruit) j'ai éprouvé le même malaise. Je sais pourquoi je l'écris, mais je ne m'en interroge pas moins sur l'intérêt qu'il peut présenter pour le public.

Il n'empêche que le maigre accueil réservé par la presse lors de la publication de l'un de mes livres, le tirage et la vente de mes volumes de poésies, de mes romans... la conscience claire qui est la mienne quant à la radicalité et l'excentricité de ce que j'écris, n'ont, à juste titre, jamais cessé de me préoccuper, et que ce journal est d'abord pour moi une tentative sinon de justifier, de situer ce que j'écris dans une perspective d'ensemble susceptible d'éclairer les résistances que je m'emploie à forcer et les conditions plus ou moins objectives de vie et de survie de toute forme d'art et de pensée en cette fin du XX^e siècle.

*

30 septembre 1997

La publication d'extraits de ce journal dans *L'Infini* trouble considérablement ce qui jusqu'alors en commandait l'organisation. Je ne peux pas publier la suite de notes qui m'occupent ici. Je me trouve dans l'obligation d'en privilégier certaines aux dépens d'autres... et cette commande périodique tend à me démobiliser. Je veux dire à valoriser ce qui sera immédiatement publié aux dépens du reste qui s'écrit dans une tout autre temporalité.

*

31 juillet 1998

Nice, ma table de travail, la bibliothèque, les deux paysages (la mer et la montagne), le soleil sur la terrasse et sur les toits, le jardin fleuri... ce journal – rien : monologue sans intériorité, occupation, comme un qui se parlerait à voix basse, seul, pour lui-même, en marchant après la musique.

*

30 août 1998

X insiste lourdement sur l'absence de toute évocation de ma vie privée (entendre « sexuelle ») dans ce journal. Existe-t-il une autre version, plus... intime, plus indiscreète ? Y ai-je pensé ? Oui, bien entendu. Non seulement j'y ai pensé, mais j'ai constamment été encouragé à la publier. Pourtant. Non. Rien. Quelques essais misérables. Pour voir. Sans intérêt à mes yeux.

Lorsque je vis ce que l'on aimerait me faire raconter, je n'ai d'autre désir que de le vivre. Et lorsque je l'ai vécu, traversé, je crois l'avoir suffisamment vécu pour n'avoir pas besoin d'entrer dans les détails. Ce vécu, la qualité spécifique de ce vécu, se diffuse sur ce que je vis et pense par ailleurs, sur ce que je peux en vivre, en rêvant et en lisant, en écoutant de la musique, dans la contemplation d'un paysage, d'un tableau.

[...]

Ce journal, qui n'entend se comparer à aucun autre, trace sa façon (une façon de vivre sa trace) qui vaut ce qu'elle vaut, en ce siècle, comme en tout autre, qui ne vaut que ce qu'elle veut bien s'accorder.

Au cours des années, pensées, poésies, critiques, romans, journal ne se sont jamais constitués d'une autre façon. Cette façon, c'est la mienne, qui n'est sans doute qu'apparemment confuse, brouillonne et dispersée. Mais, dans cette dispersion même, je sais aujourd'hui qu'elle porte et vise fondamentalement, sans réserve, le trait, le simple trait dans sa qualité d'existence (phrase, dessein, dessin) qui marque et jamais ne confie.

Pour tenir cela, il faut alors, en même temps, penser à tout et à rien. Une façon comme une autre d'être, pour être là, à tous moments.

*

Lyon, 20 janvier 1999

La fenêtre de ma chambre domine toute la ville et la traversée du Rhône. Ce matin le soleil se lève droit devant dans l'air légèrement bleuté et qui se trouble au sol.

Je reprends le volumineux manuscrit de *STANZE*. Qu'est-ce qui, pendant plus de vingt ans, m'a fait différer la rédaction, puis la publication du Chant V ? Qu'en fut-il et qu'en est-il désormais de cette réserve ? Ce n'est pas le seul manuscrit que je garde en réserve... La plus importante partie de ce journal, entre autres. Pourquoi ? Ce qui est écrit est écrit. Et je suis convaincu que ce que j'ai vécu, ce que je vis (c'est d'une certaine façon le même), est occupé de son propre rythme et marque suffisamment son temps de cette façon. Tout écrit, toute publication est politique, fût-ce un poème (fût-ce, ce qui est le plus souvent le cas, un mauvais poème). C'est aussi cette conviction qui me permet de garder un certain nombre de manuscrits dans mes tiroirs : ils ont leur temps.

*

16 janvier 2000

Repris, en les dactylographiant, mes cahiers de l'année 1998. J'ai comme toujours les plus grandes difficultés à définir ce qui motive ces carnets qui m'occupent plus ou moins régulièrement depuis bien des décennies... et plus encore vis-à-vis de ce qui s'écrit et se publie ça et là.

*

25 décembre 2000

Qu'est-ce qui fait courir un homme à 20 ans ? À 40 ? Après 60 ans ? Si ce n'est une certitude qui n'a jamais d'âge. Et si cette certitude vient à manquer ? Je pense à Aragon rencontré à la fin de sa vie et errant dans le quartier de Beaubourg, la nuit. Et à bien d'autres... Fin de vie... Ne pas confondre certitude et occupations. En ce qui me concerne, cette certitude, avec le temps, confirme ce que j'ai joué violemment et sans la moindre réserve à 20 ans, comme à 40 ans, et qui paradoxalement reste à jouer.

Ces cahiers n'ont d'autre fonction que de relancer constamment le jeu.

*

8 janvier 2001

Sollers, à qui j'ai communiqué une copie de *Poésie et politique* (qui devrait paraître dans le prochain numéro de la revue), commente l'article de Josyane Savigneau sur *Les Voyageurs de l'an 2000* : « Elle a tout à fait raison, personne ne peut s'identifier à ce que vous écrivez. »

Je reprends l'article, et j'en profite pour écouter l'émission enregistrée avec Alain Veinstein, à la fin de l'année dernière. L'un et l'autre sont embarrassés pour définir ce qu'il en est de la visée générale de mes livres. Veinstein a compté, il y en a maintenant 33... Leur embarras m'embarrasse. Que dire ? Je ne m'inquiète et ne me réjouis depuis toujours que du seul plaisir d'*être là*... là où je suis, dans l'instant où j'y suis – m'employant en somme essentiellement à dégager ce qui tend à m'empêcher d'y être, c'est-à-dire d'être.

« Qui donc ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions : la fortune les met trop bas, je le tiens par mes fantaisies. » Montaigne, *Essais*, livre III, 9.

Josyane Savigneau s'interroge sur la présence de « romans » sur la couverture du livre : « Sa réflexion – dont il ne livre que des extraits, ne publiant pas son journal dans son intégralité – est d'une radicalité totale. Cette réflexion s'inscrit-elle exactement dans ce qu'il est convenu de nommer Journal ? Pas vraiment. Pleyne le sent bien, qui met sur la couverture de son livre "romans". Mais ce clin d'œil ne résout pas la question, à laquelle il devrait tenter de répondre : comment nommer ce propos ? » *Le Plus Court Chemin* ne portait aucune indication. *Les Voyageurs*... « romans », le suivant pourrait être présenté comme des « essais », puis viendrait « poésie », puis « littérature », puis... « journal ». C'est, selon divers angles, le même.

*

28 juin 2001

Enfermé de six à sept heures par jour avec la première partie du Chant V de *STANZE*... et désorienté comme jamais. Au bout du poème il n'y a plus rien qu'un abîme : sans fond... Et c'est la vérité qu'il faudrait savoir préférer... avec laquelle il faudrait savoir se confondre en quittant tout le reste... et sans rien abandonner. N'est-ce pas de cet « abîme », l'être-là, que le poème surgit ?

Aujourd'hui, jeudi 28 juin, à 15 h 30, et comme jamais, je m'accroche à ce cahier comme à une planche de salut... ce qui flotte et tient à la rive.

*

5 janvier 2002

Ces carnets, auxquels on a reproché de n'être ni un journal, ni un roman... que sais-je ?, me confrontent plus ou moins régulièrement aux plaidoyers pour « l'intime en littérature ». Il faudrait s'entendre sur le mot. Si « intime » vise le plus profond – l'essence d'un être ou d'une chose –, alors la littérature dite intime révèle ce qu'il en est de l'essence de son auteur... et dans ce cas ce que l'on qualifie de « littérature intime » dévoile l'essentielle préoccupation qu'abrite cet être...

Cela dit, qui voudrait que les *Confessions* de saint Augustin soient comparées au *Journal* de Gide ? Et les livres de Georges Bataille à ceux d'Hervé Guibert ?

L'intime n'est pas, en se publiant, sans établir sa propre perspective... plus ou moins ouverte, profonde en effet.

Et il faut distinguer entre les auteurs qui se contentent de rester le nez sur leur intimité – description de leur plus ou moins régulière « toilette intime » – et ceux qui ouvrent le champ, creusent la perspective.

Nietzsche note quelque part : « Dans un être humain, le degré et la nature de la sexualité se répercutent jusque dans les plus hautes régions de l'esprit. » (*Par-delà bien et mal*.)

Quelle sorte d'intimité se dévoile à l'écoute de la *Messe en ut mineur* de Mozart ?

*

27 février 2002

À la lecture des lettres qui accusent réception de l'envoi du SP du *Pontos*, je pense très tardivement que j'aurais dû être plus explicite dans mes « Notes » sur la structure du livre. Qui comprendra ou aura jamais la curiosité de se demander pourquoi « Le Bouclier » est divisé en 8 parties ? Pourquoi le livre s'ouvre avec « Les saisons du centre » (27 fragments + 1) ? Pourquoi finalement « Le vent autour de la terre » en continu dans le discontinu ? Pourquoi des unes aux autres de ces parties, les répétitions, les reprises, les citations en partie réécrites ou tronquées... les mêmes et autres paysages, etc. ?

Mais comment pourrais-je être assez fou pour supposer que ce petit livre puisse être lu avant... ou jamais ?

En attendant (quoi ?), insister sur tout ce qui pourrait par ailleurs permettre d'accéder à une lecture.

Ces cahiers n'ont pas d'autre fonction.

N'aurais-je pourtant pas dû signaler, dans mes « Notes » finales, que *Pontos* est le nom d'un dieu (un chemin et un dieu) : un dieu qui est un chemin parce que ce chemin est un dieu ? Qu'à Rhodes, par la grâce d'Athéna – Pindare le précise –, « les chemins portaient des figures semblables à celles des vivants qui cheminent » (*Olympique*, VII).

Marcelin Pleynet

